Le Préambule des innombrables

<[www.preambule.net](http://www.preambule.net)>

# Sonnets « frontière ».

Textes modernisés suivis des textes originaux,

établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

sonnetsfrontiere12.docx, version 12 révisée et augmentée le 02/05/21.

1583

La Jessée

1. *Si Borge vante…*
2. *Vous dites qu’il faudrait…*

1585

Du Monin

1. *Pourquoi* NENNI ?*…*

1597

Lasphrise

1. *Cerdis zerom…*

1620

Certon

1. *Esprits qui voletez…*
2. *L’épouvantable plant…*
3. *Sous ce large peuplier…*
4. *Sans fin les vents émus…*
5. *Dieu des chemins…*
6. *Pour avoir vu…*
7. *Par mon chemin…*
8. *Qui vante qui voudra…*

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises* [vol. 1], Anvers, Christofle Plantin, 1583, *Les Mélanges*, livre III, p. 362.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70472c/f380](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k70472c/f380)>

Texte modernisé

SONNET NON RIMÉ

Si Borge vante, Alix ne blâme point,

Si Borge parle, Alix n’a que langage,

Si Borge danse, Alix vient à danser,

Si Borge rit, Alix ne fait que rire.

Si Borge marche, Alix déplacera,

Si Borge pleure, Alix de pleurs s’arrose,

Si Borge est triste, Alix ne l’est pas moins,

Si Borge chante, Alix chante de même.

Si Borge mange, Alix ne jeûne pas,

Si Borge boit, Alix est de la fête :

Bref Alix fait ce que fait Borge aussi.

Savez-vous donc en quel point ils discordent ?

Borge homme chaste, est ferme en loyauté :

Alix putain, ne l’a pu jamais être !

Texte original

SONNET NON RIME’

Si Borge vante, Alix ne blame point,

Si Borge parle, Alix n’a que langage,

Si Borge danse, Alix vient à danser,

Si Borge rid, Alix ne fait que rire.

Si Borge marche, Alix deplaçera,

Si Borge pleure, Alix de pleurs s’arrose,

Si Borge est triste, Alix ne l’est pas moins,

Si Borge chante, Alix chante de mesme.

Si Borge mange, Alix ne ieusne pas,

Si Borge boit, Alix est de la feste :

Bref Alix fait ce que fait Borge aussi.

Sçauez-vous donc en quel point ilz discordent?

Borge homme chaste, est ferme en loyauté :

Alix putain, ne l’a peu iamais estre !

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises* [vol. 2], Anvers, Christofle Plantin, 1583, *Les Amours*, *La Sévère*, livre I, p. 1121 [subjonctif imparfait].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f354](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k71868g/f354)>

Texte modernisé

Vous dites qu’il faudrait que je me commandasse,

Que je misse une bride à l’erreur qui me suit,

Que je retinsse un peu l’Amour qui me conduit,

Que meshui bien guidé mon guide je guidasse.

Qu’en évitant ce mal, trop plus discret j’aimasse,

Que j’apprisse à dompter la fureur qui me nuit,

Que je feignisse au moins quand ce feu me recuit,

Que pour guérir un jour moi-même je m’aidasse.

Que j’eusse en vous servant moins folle affection,

Que je fusse assuré de votre intention,

Que je vous reconnusse et courtoise, et placable.

Bref vous m’avertissez au cours de mes ennuis

De ce que je dois faire, afin qu’il ne m’accable :

Et je le veux aussi, mais hélas ! je ne puis.

Texte original

Vous dittes qu’il faudroit que ie me commandasse,

Que ie misse vne bride à l’erreur qui me suit,

Que ie retinse vn peu l’Amour qui me conduit,

Que meshuy bien guidé mon guide ie guidasse.

Qu’en euitant ce mal, trop plus discret i’aymasse,

Que i’aprinse à donter la fureur qui me nuit,

Que ie faignisse aumoins quand ce feu me recuit,

Que pour guarir vn iour moy-mesme ie m’aydasse.

Que i’eusse en vous seruant moins folle affection,

Que ie fusse asseuré de vostre intention,

Que ie vous recognusse & courtoyse, & placable.

Bref vous m’auertissez au cours de mes ennuis

De ce que ie doy faire, à fin qu’il ne m’acable:

Et ie le veus aussi, mais helas! ie ne puis.

1585

DU MONIN, Jean Édouard, *Le Phœnix*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, « Anatomie des Beautés d’une Damoiselle d’Orléans », f° 142r° [blason du front].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72568w/f308](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k72568w/f308)>

Texte modernisé

Sonnet en prose.

Pourquoi nenni ? puisque toujours le visage

Qui nous envisage, ment, s’il ne consent :

Ton Front autre air qu’une Déesse ne sent,

La Vérité la Déesse toujours envisage.

La Grâce qui dessus ce Jaspe fait son ménage,

Jamais ne tourne le dos à qui la va pourchassant :

Si le Jeu toujours au Ris condescend,

Le Ris à l’oui : nenni n’y a d’usage.

Ha ! j’entends que veut dire ce nenni,

Ce n’est que du but je sois banni :

Mais c’est qu’un bon escrimeur se retire

Pour s’avancer : car un tel nenni du Front

Me reculant, me fera bondir plus prompt

À l’autre bout, auquel le doux oui aspire.

Texte original

Sonnet en prose.

*Pourquoi* nenni? *puisque touiour le visage*

*Qui nous en-visage, ment, s’il ne consent:*

*Ton Front autre air qu’vne Deesse ne sent,*

*La Verité la Deesse touiour en-visage.*

*La Grace qui dessus ce Iaspe fait son menage,*

*Iamais ne tourne le dos à qui la va pourchassant:*

*Si le Ieu touiour au Ris condescent,*

*Le Ris à l’*ovi*:* nenni *n’y a d’vsage.*

*Ha! i’entend que veut dire ce* nenni*,*

*Ce n’est que du but ie sois banni:*

*Mais c’est qu’vn bon escrimeur se retire*

*Pour s’auancer: car vn tel* nenni *du Front*

*Me reculant, me fera bondir plus pront*

*A l’autre bout, auquel de dous* ovi *aspire.*

1597

LASPHRISE, Marc Papillon de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *Diverses Poésies*, sonnet LXXI, p. 459.

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f485](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k70410t/f485.)>

Texte modernisé

Sonnet en langue inconnue.

C

Erdis zerom deronty toulpinye,

Purois harlins linor orifieux,

Tictic falo mien estolieux,

Leulfiditous lafar relonglotye.

Gerefeluz tourdom redassinye,

Ervidion tecar doludrieux,

Gesdoliou nerset bacincieux,

Arlas destol osart lurafirie.

Tast derurly tast qu’en derontrian,

Tast deportulast fal minadian,

Tast tast causus renula dulpissouêtre,

Ladimirail reledra survioux,

C’est mon secret ma Mignonne aux yeux doux,

Qu’autre que toi ne saurait reconnaître.

Texte original

Sonnet en langue inconnue.

C

Erdis zerom deronty toulpinye,

Purois harlins linor orifieux,

Tictic falo mien estolieux,

Leulfiditous lafar relonglotye.

Gerefeluz tourdom redassinye,

Eruidion tecar doludrieux,

Gesdoliou nerset bacincieux,

Arlas destol osart lurafirie.

Tast derurly tast qu’en derontrian,

Tast deportulast fal minadian,

Tast tast causus renula dulpissouestre,

Ladimirail reledra suruioux,

C’est mon secret ma Mignonne aux yeux doulx,

Qu’autre que toy ne sçauroit reconnoistre.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d’une nuit », p. 11 [lipogramme en A].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f15](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f15)>

Texte modernisé

A

E

Sprits qui voletez sur le bruit que bourdonne

Le fleuve recourbé qui de son vite cours

Lèche presque le tour de cette ville, où l’ours

Qui fut premier trouvé le redouté nom donne :

Si dévot quelquefois votre troupe mignonne

J’honore de mes vers. Et sur les légers tours

Que le soir vous tournez, de mes divers discours

Le son triste enroué pour contrebruit j’entonne :

Priez pour moi le Dieu qui se sied de côté

Sur le moite surgeon de ce fleuve irrité,

Qu’il cesse un peu le bruit qui trouble mes oreilles,

Ores que je vous veux étrenner de ces vers,

Puis écoute bénin mille discours divers

Que je force sortir d’une nuit de mes veilles.

Texte original

A

E

Sprits qui voletez sur le bruict que bourdonne

Le fleuue recourbé qui de son viste cours

Leche presque le tour de ceste ville, où l’ours

Qui fut premier trouué le redouté nom donne :

Si deuot quelquesfois vostre troupe mignonne

I’honore de mes vers. Et sur les legers tours

Que le soir vous tournez, de mes diuers discours

Le son triste’ enroüé pour contrebruict i’entonne :

Priez pour moy le Dieu qui se sied de costé

Sur le moite surion de ce fleuue irrité,

Qu’il cesse vn peu le bruict qui trouble mes oreilles,

Ores que ie vous veux estrener de ces vers,

Puis escoute benin mille discours diuers

Que ie force sortir d’vne nuict de mes veilles.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d’une nuit », p. 12 [lipogramme en C].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f16](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f16)>

Texte modernisé

C

L

’Épouvantable plant des pointes de Memphis,

Le tortueux entour de la prison serrée

Du fils de Pasiphæ, Et la tour enferrée

Que pour ta Danaé rude père tu fis.

L’or, l’azur, et l’émail des ailerons du fils,

De la fille à la mer : Et la plaine azurée

Qui prit jadis son nom de la lourde virée

Que sentit le voleur, Phébus, que tu défis.

Les Titans guerroyant dessous la troupe haute,

Et le Saturnien qui de foudres n’a faute

Sur leurs têtes dardant son soufre garde-Dieux :

Le fugitif de Troie, Et depuis, le bon homme

Qui la louve sevra des bâtisseurs de Rome,

J’ai vu au peu de temps que j’ai fermé les yeux.

Texte original

C

L

’Espouuantable plant des pointes de Memphis,

Le tortueux entour de la prison serree

Du fils de Pasiphaë’, Et la tour enferree

Que pour ta Danaë rude pere tu fis.

L’or, l’azur, & l’esmail des aislerons du fils,

De la fille à la mer : Et la plaine azuree

Qui prit iadis son nom de la lourde viree

Que sentit le voleur, Phœbus, que tu deffis.

Les Titans guerroyans dessous la troupe haute,

Et le Saturnien qui de foudres n’a faute

Sur leurs testes dardant son soulfre garde-Dieux :

Le fugitif de Troye, Et depuis, le bon homme

Qui la louue seura des batisseurs de Rome,

I’ay veu au peu de temps que i’ay fermé les yeux.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d’une nuit », p. 17 [lipogramme en M].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f21](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f21)>

Texte modernisé

M

S

Ous ce large peuplier par trois fois trois je tourne,

J’y bâtis un autel de trois fois trois gazons,

J’y apporte du feu de trois fois trois tisons,

Et trois fois trois grillons pour y brûler j’ajourne :

Par trois fois trois encor y verser je retourne

Trois fois trois pots de lait, trois fois trois poils grisons

Je croise tout autour, trois fois trois oraisons

Par trois fois trois encor barboter j’y contourne.

C’est pour vous bas esprits de ces antres bossus,

C’est pour vous Satyreaux des coteaux de là sus,

C’est pour votre troupeau Dryades forestières,

C’est pour vous dieux des eaux aux reluisants talons,

C’est pour vous dieux des bois : cet autel, ces grillons,

Ces pots blanchis de lait, ces poils et ces prières.

Texte original

M

S

Ous ce large peuplier par trois fois trois ie tourne,

I’y basty vn autel de trois fois trois gazons,

I’y apporte du feu de trois fois trois tisons,

Et trois fois trois grillons pour y brusler i’adiourne :

Par trois fois trois encor y verser ie retourne

Trois fois trois pots de laict, trois fois trois poils grisons

Ie croise tout autour, trois fois trois oraisons

Par trois fois trois encor barboter i’y contourne.

C’est pour vous bas esprits de ces antres bossus,

C’est pour vous Satyreaux des costaux de là sus,

C’est pour vostre troupeau Dryades forestieres,

C’est pour vous dieux des eaux aux reluisans talons,

C’est pour vous dieux des bois : cest autel, ces grillons,

Ces pots blanchis de laict, ces poils & ces prieres..

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres Œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Premier Alphabet, « Veille d’une nuit », p. 19 [lipogramme en R ].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f23](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f23)>

Texte modernisé

R

S

Ans fin les vents émus n’agitent pas l’échine

De l’océan moiteux : et du haut-tempêtant

N’est l’indignation dans les monts éclatant

Sans fin ses coups, ses feux, sa vengeance divine :

Il n’est pas dit aussi que celle qui domine

Dessus tes passions, enfin n’aille abattant

Cette folle hautesse et ce dédain, qui tant

Ta face diminue et ta liesse mine.

Attendant quoi, Ami, viens-t’en jusques ici,

Viens avec mes démons, et chasse tout souci :

Au moins tiens bonne mine, et ne fais plus l’esclave.

Maint gai démon t’attend, fantastique et joyeux,

Et mainte belle Nymphe en chemise se lave,

Afin qu’elle te noie en l’appât de ses yeux.

Texte original

R

S

Ans fin les vents esmeus n’agitent pas l’eschine

De l’ocean moiteux : & du haut tempestant

N’est l’indignation dans les monts esclatant

Sans fin ses coups, ses feux, sa vengeance diuine :

Il n’est pas dit aussi que celle qui domine

Dessus tes passions, en fin n’aille abatant

Ceste folle hautesse & ce desdain, qui tant

Ta face diminue & ta liesse mine.

Attendant quoy, Amy, vien t’en iusques icy,

Vien auec mes demons, & chasse tout souci :

Au moins tien bonne mine, & ne fay plus l’esclaue.

Maint gay demon t’attend, fantastic & ioyeux,

Et mainte belle Nymphe en chemise se laue,

Afin qu’elle te noye en l’appast de ses yeux.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second Alphabet, « Voyage », p. 23 [lipogramme en A].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f27](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f27)>

Texte modernisé

A

D

Ieu des chemins Cyllénien Mercure

Qui tout le jour sur le ciel sers les Dieux,

Et toute nuit  touches ès tristes lieux

Les froids esprits dépouilles de mort dure,

Prends, je te pri’, de ces vers quelque cure

Que tout le temps que sous les courbés cieux

Je prends chemin, que j’erre soucieux,

Je te dépeins de diverse figure.

Les esprits n’ont méprisé mon veiller,

Et d’une nuit ne m’ont vu sommeiller :

Pour Neptune est mon onde désignée ;

Or doit de toi, si tu lui es bénin,

Bon conducteur de telle destinée,

Prendre son heur mon entrepris chemin.

Texte original

A

D

Ieu des chemins Cyllenien Mercure

Qui tout le iour sur le ciel sers les Dieux,

Et toute nuict  touches és tristes lieux

Les froids esprits despoüilles de mort dure,

Pren, ie te pry, de ces vers quelque cure

Que tout le temps que sous les courbez cieux

Ie pren chemin, que i’erre soucieux,

Ie te depeins de diuerse figure.

Les esprits n’ont mesprisé mon veiller,

Et d’vne nuict ne m’ont veu sommeiller :

Pour Neptune est mon onde designee ;

Or doit de toy, si tu luy es benin,

Bon conducteur de telle destinee,

Prendre son heur mon entrepris chemin.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second Alphabet, « Voyage », p. 31 [lipogramme en Q].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f35](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f35)>

Texte modernisé

Q

P

Our avoir vu la pierreuse Savoie,

Et le Suisse en ces monts suspendu ;

Pour avoir vu le Grison morfondu,

Et d’où le Rhin ses ondes nous envoie :

Pour avoir vu l’Italie, et l’eau gaie

De l’Éridan dessus elle étendu ;

Et le marais, où l’on a défendu

Aux chariots de Venise la voie :

Pour avoir vu l’Allemand carrousseur,

Ramer dessus son Danube malheur,

Passé Bohème, Hongrie, et Moravie,

Je n’en suis point pourtant plus satisfait

Si la beauté, d’où prend vie ma vie,

Ne se souvient de mon amour parfait.

Texte original

Q

P

Our auoir veu la pierreuse Sauoye,

Et le Suisse en ces monts suspendu ;

Pour auoir veu le Grison morfondu,

Et d’où le Rhin ses ondes nous enuoye :

Pour auoir veu l’Italie, & l’eau gaye

De l’Eridan dessus elle estendu ;

Et le marais, où lon a deffendu

Aux chariots de Venise la voye :

Pour auoir veu l’Alleman carrousseur,

Ramer dessus son Danube malheur,

Passé Boheme, Hongrie, & Morauie,

Ie n’en suis point pourtant plus satisfaict

Si la beauté, d’où prend vie ma vie,

Ne se souuient de mon amour parfaict.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second Alphabet, « Voyage », p. 32 [lipogramme en T].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f36](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f36)>

Texte modernisé

T

P

Ar mon chemin, ou que la pluie épaisse

Mouille sans fin, sans fin noye mon dos,

Ou qu’égaré je me regarde enclos

Deçà delà d’un vallon qui se baisse :

Ou de l’hiver, la rigueur, la rudesse

Gèle mon sang, mes moelles, mes os,

Lorsque la bise au souffle bien dispos

Le nez, les yeux, les oreilles me fesse :

Ou bien qu’un fleuve à son ravineux cours,

Ou qu’un rocher domicile des ours

Offre à mes pas son passage effroyable :

J’ai méprisé la pluie, le val creux,

Le froid, les eaux, le rocher dangereux

Au souvenir d’un visage agréable.

Texte original

T

P

Ar mon chemin, ou que la pluye espaisse

Moüille sans fin, sans fin noye mon dos,

Ou qu’esgaré ie me regarde enclos

Deçà delà d’vn vallon qui se baisse :

Ou de l’hyuer, la rigueur, la rudesse

Gele mon sang, mes moëlles, mes os,

Lors que la bize au souffle bien dispos

Le nez, les yeux, les oreilles me fesse :

Ou bien qu’vn fleuue à son rauineux cours,

Ou qu’vn rocher domicile des ours

Offre à mes pas son passage effroyable :

I’ay mesprisé la pluye, le val creux,

Le froid, les eaux, le rocher dangereux

Au souuenir d’vn visage aggreable.

1620

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres œuvres en Poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Troisième Alphabet, « Navigage », p. 44 [lipogramme en S].

<[https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f48](https://gallica.bnf.fr/ark%3A/12148/bpt6k6551882q/f48)>

Texte modernisé

S

Q

Ui vante qui voudra et Neptune et la mer,

Cert’ il n’y a rien tel que la bénigne terre :

Qui loue qui voudra le léger de ce verre,

Rien n’y a que pouvoir où l’on veut cheminer.

On peut l’or et l’argent par la mer amener :

Qui coure qui voudra faire à l’or forte guerre,

J’aime autant voir mon front entouré de lierre

En terre, qu’en la mer de maint diamant cher.

Couché parmi un pré à l’ombre d’un bel arbre,

Le lit d’herbe et de fleurs, et le chevet de marbre,

Et là toucher le luth le long d’une claire eau :

Cela ne vaut-il point affublé d’une mante

Fourmillant de vermine, et le lit d’un pouteau

À la merci du vent boire de l’eau puante ?

Texte original

S

Q

Vi vante qui voudra & Neptune & la mer,

Cert’ il n’y a rien tel que la benigne terre :

Qui louë qui voudra le leger de ce verre,

Rien n’y a que pouuoir où lon veut cheminer.

On peut l’or & l’argent par la mer amener :

Qui coure qui voudra faire à l’or forte guerre,

I’aime autant voir mon front entouré de lierre

En terre, qu’en la mer de maint diamant cher.

Couché parmy vn pré à l’ombre d’vn bel arbre,

Le lict d’herbe & de fleurs, & le cheuet de marbre,

Et là toucher le luth le long d’vne claire eau :

Cela ne vaut-il point affublé d’vne mante

Fourmillant de vermine, & le lict d’vn pouteau

A la mercy du vent boire de l’eau puante ?